

Merveilleux

Autor(en): **[s.n.]**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **56 (1918)**

Heft 33

PDF erstellt am: **17.07.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-214101>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Vous vous défendez, vous vous récriez, on insiste ; on insiste, sans pitié, semble-t-il.

On nous répliquera peut-être qu'il est des personnes qui par timidité ou par « genre » ne se décident qu'à force d'insistances. Ma foi, tant pis pour elles. Les premières n'ont qu'à vaincre leur timidité ; les secondes, qu'à ne pas faire « leur Sophie ». C'est, du reste, ne leur déplaise, très ridicule et de mauvais genre que de faire « sa Sophie ».

Qu'on nous laisse donc jouir en paix de la petite part de liberté qui nous reste, quand nous avons payé leur tribut obligatoire aux lois tyranniques, aux us et coutumes incorrigibles, aux circonstances impitoyables.

C'est désespérant, à la fin, de s'entendre toujours appeler « citoyen d'un pays libre » et de se sentir l'éternelle victime d'une quantité de petites tyrannies, souvent inconscientes, nous le voulons bien, mais qui n'en sont pas moins insupportables.

De grâce, quand on vous a dit : *non*, n'insistez pas ! « Insister serait me déplaire », répliquait, sur un ton badin, mais décidé, un de nos amis à quelqu'un qui l'obsédait de son insistance.

Nous n'insistons pas. On voit bien de quoi il retourne. J. M.

CLLIA DAÓ PETIT POT

L'ein è iena que contàvè lo *Messenger boîteux*, y'a dza gran tein.

Semïon, lo municipau et son collègue Dàvi avont étâ déléga pè la municipalità po allâ atsetâ onna couarda po la eliote de l'écoula, po cein que lo régent s'étâi pliaint que la vilhie étâi à bet.

Arrevâ ein vela, vont bâirè quartetta à n'on cabaret iò vayont dâi dzeins que medzivont dâo ruti avouè dâi truffès freacachès, dè la salarda, et oquiè dè dzauno dein on petit pot blianc, qu'on poaisivè avouè onna petite couilli dé bou.

Tot cein là baillâ einviâ et demandiront assebin onna rachon à medzi, sein àobliâ l'affèrè dzauno, que deveissâ ètrè oquiè dè rudo bon, mà dè tchai, vu qu'on ein baillivè pou.

Quand sont servis, se metton à rupâ. Après la soupa, Semïon, preind on bocon dè tsai et vouidè dein se n'assiéta la mâiti dâo petit pot, sè copè onna moocè dè ruti et l'eimbardouffè de 'na bouna couillèrâ d'affèrè dzauno. Ma fâi n'a pas petout fourrâ ellia premiere moocè dein sa botse que coumeinè à toussi, à ranquemellâ, et lè larmès lâi colâvont quatre pè quatre avau la frimousse.

Dâvi, que medzivè adé la soupa et que vâi dinse pliorâ Semïon, ne cognessâi pas non plie la papetta dzauna ; mà ye sè peinsè que Semïon, qu'étâi on bocon avaro, regrettavè la dépeinsa, et lâi fâ :

— Etiuta, Semïon, medze pi ton sou, sein l'einquiettà dè cein que cein vâo cotâ ; on mettrâ cinq francs de plie su la nota dè la couarda. La coumouna a bon moïan et le pào bin pâyî noutrou dinâ.

Et l'est dinse que Dâvi, que ne cognessâi pas la vertu dè la moutarda, crut que l'étâi la granpenisse dè Semïon que lo fasâi pliorâ.

Déception. — Un garçonnet de six ans racontait l'autre jour à son frère cadet qu'il avait fait un rêve délicieux. Il avait rêvé qu'il était chez un pâtissier, mangeant indéfiniment des gâteaux de toute espèce, des meringues, des tartes, etc.

— Et moi, demande le petit, avec avidité, est-ce que j'en mangeais aussi ?

— Non, tu n'y étais pas.

— Pourquoi ?...

Et le petiot se mit à pleurer à chaudes larmes.

VAUDOIS ET BOURGUIGNONS

Le Pays de Vaud a avec la Bourgogne plus d'un lien de parenté. Nombre de Vaudois portent les caractères qui distinguent les Bourguignons. Ils furent plusieurs, lors des guerres de Bourgogne, qui tombèrent sous les coups des Suisses après avoir combattu sous les drapeaux de Charles-le-Téméraire. Il peut donc être curieux de rechercher, parmi les contes, chansons et traditions populaires de la Bourgogne, ceux qui ont quelque analogie avec les nôtres.

Dans ce beau pays, tout le monde a les dents blanches, parce qu'on y mange du bon pain et que l'on y boit du bon vin. S'il faut en croire une enquête récente du Département vaudois de l'instruction publique, les petits Vaudois diffèrent beaucoup des jeunes Bourguignons.

On dit du Bourguignon qu'il est « salé ». On explique le mot de diverses façons : le Bourguignon, dit-on, aime à conter des histoires... croustillantes. Une autre explication veut qu'il ait toujours la gorge un peu salée, de sorte qu'il doit boire souvent pour se rafraîchir. C'est un point de ressemblance avec maintes gens de chez nous, qui ont toujours soif... Allons boire un verre !

La Bourgogne est riche en chansons. L'une des plus connues là-bas, est la *Chanson du vigneron*. C'est une complainte en mineur qui serait vraie aussi chez nous ¹.

Dieu, quel métier de galère,
Que d'être vigneron,
Toujours gratter la terre
En toutes les saisons.

La chanson parle d'un mets fort rare à l'époque où la chanson fut faite, rare aussi de nos jours : la pomme de terre.

Ah ! quel repas délectable !
J'en lèchons nos doigts.
Pomm' de terre d'us la table
Une bonne soupe aux pois.

On dit qu'il y a en Bourgogne des ensembles vocaux de toute beauté, qui exécutent ces chansons du cru.

Il y a la « Chanson d'une fille d'honneur qui repousse un seigneur », la « Chanson de la mal mariée » avec chœur répondant au solo, la chanson de « Guignolet » (du pauvre diable qui a la guigne), la chanson du « R'venant vivant ».

Le vrai Bourguignon est celui qui travaille à la vigne, et rien qu'à la vigne. C'est un travail extrêmement délicat et raffiné, où il faut être artiste, où le vulgaire mercenaire n'obtient rien de bon. « Car il ne faut pas croire que le bon vin vienne tout seul, ce serait une profonde erreur. Aussi parmi ces souvenirs d'enfance, celui-ci m'est resté : Dans la traversée de la Bourgogne, par étapes, c'était une tradition dans l'armée permanente française quand on passait devant un grand cru, de faire arrêter le régiment, de faire présenter les armes et saluer le drapeau. On avait bien raison, car le vin, comme disait quelqu'un, le vin, c'est la France. » (Jean Richepin).

Avec les chansons il y a le « branle ». C'est une danse qui se fait en foulant le raisin, pendant que d'autres dansent autour de la cuve en faisant claquer leurs sabots, c'est une sorte de guigue.

Je suis vigneron,
Elle est vigneronne.
Quand l'raisin est bon
La vendange est bonne,
Elle est vigneronne,
Je suis vigneron.

Voici l'un des contes populaires de l'autre côté du Jura :

Le roi boit.

Un vieux bûcheron habitait avec sa vieille femme dans une forêt au bord d'un lac. Un jour d'hiver, c'était la fête des Rois. Ils résolurent de

la fêter ensemble. La femme fit un gâteau et y mit une fève. L'homme alla chercher une bouteille de vin. Le soir, ils soupèrent en face l'un de l'autre. Ce fut le bûcheron qui tira la fève, lorsqu'il leva son verre pour boire, sa femme oublia de crier : « Le roi boit ! » comme c'est l'usage pour le roi de la fève. Le mari se fâcha tout rouge.

— Méchante femme, dit-il, pourquoi n'as-tu pas crié : « Le roi boit ! » Est-ce pour me braver ? J'ai envie de te rouer de coups, pour t'apprendre à respecter ton maître.

— Puisque tu me traites ainsi, dit la femme, je ne te manquerai plus de respect ; je vais de ce pas me noyer dans le lac.

— Vas-y, ce n'est pas moi qui irai t'y repêcher. La femme sort, le bûcheron continue de boire. Peu à peu, cependant, il devient triste. Il pensa que sa femme a fort bien pu se noyer comme elle l'a dit. Il se lève et s'en va voir sur le bord du lac. Il faisait clair de lune. Il aperçut, pendu à un roseau, tout près de l'eau, la coiffe de sa femme.

— Elle aura fait comme elle l'a dit, pensa-t-il. Elle avait juré de me faire baigner cette nuit. Il faut bien que je la retrouve, morte ou vive.

Et le bûcheron entra dans l'eau. Il chercha d'abord près du bord, sans rien trouver. Peu à peu, non sans hésitation, il s'aventura plus en avant, cherchant toujours. Il ne tarde pas à enfoncer et à boire un coup.

Tout à coup, sur le bord, s'élève une voix, celle de sa femme, qui crie à tue-tête : « Le roi boit ! Le roi boit ! »

Un autre petit conte populaire en Bourgogne est :

La femme et le diable.

La femme, un jour, se battait avec le diable. De part et d'autre on y mettait un égal acharnement. Le bon Dieu dit à saint Pierre : « Je les connais, ils n'en finiront pas ! Ils vont s'exterminer l'un l'autre. Va, et tâche de les séparer ».

— Cela ne sera pas commode. Comment faire, Seigneur.

— Fais comme tu pourras.

Saint Pierre ne se met pas en frais d'éloquence ; impulsif comme au jardin de Gethsémani, il sort son grand sabre, et d'un coup bien appliqué, il coupe net la tête et du diable et de la femme.

— As-tu réussi, Pierre.

— Oui, Seigneur.

— Comment donc as-tu fait ?

— Je leur ai coupé la tête.

— Oh ! tu as été un peu loin. Va remettre les têtes à leur place.

Le bon saint Pierre court exécuter l'ordre du Seigneur, mais dans sa précipitation, il place sur le cou charmant de la femme la tête de Belzebuth, elle y est restée.

Cette erreur de saint Pierre explique bien des choses ! ! ! B.

Merveilleux. — Une dame, qui souffre sans répit d'affections nerveuses, se décide à consulter un médecin homéopathe, malgré la résistance de son mari, incrédule quant à l'efficacité de ce genre de traitement.

Le médecin examine, palpe, réfléchit et rédige une ordonnance.

La mari va lui-même chercher le médicament qu'on lui remet dans un flacon haut comme un dé à coudre. S'obstinant dans sa répugnance, il jette à terre le contenu, le remplace par de l'eau claire et présente à sa femme cet innocent breuvage.

O merveille ! dès le soir, Madame éprouve un mieux sensible ; le lendemain, elle est sur pied.

— J'en étais sûr, dit l'homéopathe en venant constater la guérison.

Voulant rabattre cette assurance, le mari conte, avec un sourire narquois, au médecin ce qu'il a fait de la potion.

¹ Nous « francisons » le texte pour le rendre plus lisible. La musique est à la disposition du *Conteur*, s'il le désire.

— Peuh ! répond le docteur, sans se déconcerter, avez-vous rincé la fiole ?
— Je n'y ai pas songé.
— Eh ! bien, voilà qui vous prouve encore mieux l'efficacité de mon remède. Un atome a suffi.

SUR LE LÉMAN

Les airs.

Un coup de ciseaux dans le *Journal de Morges* — il y a de bons coups de ciseaux — nous procure le plaisir de faire tressaillir d'aise les amis intimes de notre lac.

Intimes, nous n'entendons pas par là ceux qui n'aiment le Léman que de ses rives, des hauteurs qui le dominent et l'encadrent ou du pont d'un de ses élégants vapeurs. Nous entendons ceux dont les gracieuses embarcations, à voiles ou à rames sillonnent ses flots d'azur ou d'émeraude, suivant son humeur capricieuse.

Et, du même coup, nous initierons au régime compliqué des vents de notre lac bien des profanes qui ne quittent jamais le « plancher aux vaches ».

Voici donc ce que dit des « airs » du Léman un correspondant — il signe *Righini* — du *Journal de Morges*.

Pendant la belle saison, en ces jours de régates, tous les navigateurs du port de Morges sont sur le lac, qu'ils fassent de la voile, de l'aviroir ou même du bateau à moteur. On les voit sillonner le long des quais, « tirant le sapin » sur leurs canots, leurs péniches, leurs yoles ou le bateau de sauvetage. Les voiles de nos nombreuses chaloupes se dessinent le soir au coucher du soleil comme un essaim de grands papillons blancs.

Disons quelques mots des « airs » qui soufflent dans notre baie.

Qu'est-ce que ce terrible *bourneus* ou *bornan*, cause principale de très nombreux accidents ? Parmi les vents qui règnent sur le lac il faut distinguer les *vents généraux* des *vents locaux* (*brises*, F.-A. Forel). Aux premiers appartiennent surtout la *bise*, ou vent du N.-E., sec et froid, précurseur du beau temps, et le *vent*, venant du S. O., plus chaud et amenant généralement la pluie. Les *vents locaux* proviennent de deux causes principales : Les uns dépendent des *vents généraux*, les autres n'ont aucun rapport avec eux et sont causés par des différences de température ou de pression locales. Pendant les beaux jours d'été, quand le vent du N.-E. règne il s'établit à la surface du lac deux courants d'air. Dès le matin, l'un d'eux descend le petit lac jusqu'à Genève ; c'est le *séhard*, tandis que l'autre, parlant des bouches de la Dranse ou, quelquefois du large seulement, vient aboutir à la Côte vaudoise : c'est le *rebat*. Le premier tombe vers le soir et le petit lac est alors sans un brin d'air, au grand dam des navigateurs attardés qui doivent alors rentrer à la rame jusqu'à Genève.

Le *séhard* tombe déjà au milieu de la journée (Lavaux 12 h. à 2 h. Morges 2 h. à 4 h.) et le calme s'établit jusqu'au soir. Alors souffle de terre une brise souvent assez forte (N.-E.) qui fait le bonheur de tous les voiliers de la rive vaudoise.

Le *bourneus* ou *bornan* dépend du vent du S.-O. Du moins nous l'avons toujours vu souffler après celui-ci et pendant son règne. La direction est du sud au nord. La plupart du temps il ne traverse pas complètement le lac, mais, quand cela arrive, sa force est terrible ; il renverse tout.

La *vaudaire* vient du Valais et souffle parallèlement aux rives du lac : c'est le *fehni* qui n'arrive guère que jusqu'à Cully, rarement Ouchy. Il souffle quelquefois en tempête jusqu'à Vevey.

Le *joran* vient du Jura. Il se forme surtout dans les chaudes après-midi d'été et souffle par rafales, non pas parallèlement à la surface de l'eau, mais venant souvent de haut en bas, ce

qui le rend particulièrement dangereux dans le petit lac. Le joran soufflant légèrement s'appelle le *jordasson*.

Les plus violents orages auxquels nous ayons assisté sont ceux des 20 février 1879 et du 5 décembre 1884. Ils détruisirent en grande partie le port de Lutry, qui ne fut reconstruit que bien des années plus tard. Le premier, qui fut le plus terrible, provient aussi du *bourneus*, comme celui qui, le 28 octobre 1917, causa la mort des cinq jeunes gens du Sauvetage de Lutry.

A Morges, nous avons enfin un « air » local, le *morget*, petit air de bise inoffensif que nos navigateurs apprécient pour « border ». Le *morget*, est d'antique renommée, il dépolit l'eau, la ride, mais ne la met jamais en furie ; il n'est pas traitre, ne soulève pas la vague et n'a jamais provoqué de naufrage. On navigue en toute confiance sous son souffle chaud et caressant.

Le *morget* est d'humeur pacifique ; il ne se fâche jamais, ne se gonfle pas ; il a de l'éducation et du savoir vivre. Vent poli, on sait quand il vient et l'on voit au large lorsqu'il s'efface à la surface du Léman. C'est le *morget* qui doit souffler dans les discussions des navigateurs, assemblés pour parler de la marie-salope.

Le *morget* est de Morges... de la ville même.

LES « MANGEURS DE PAIN »

L'ÉPIDÉMIE de grippe nous fait ressouvenir des étranges sentiments que prêtait à nos ancêtres le baron de Pufendorff, dans son gros ouvrage intitulé : *Introduction à l'histoire générale et politique de l'Univers* :

Pour ce qui regarde le pays des Suisses, écrit-il, le terroir y est fort inégal. Aux endroits montagneux il ne se trouve presque rien que des pâturages pour le bétail ; mais dans les vallées et dans les plaines, il croît du vin et des grains en assez bonne quantité, sans que néanmoins on y remarque une grande abondance, à cause de la multitude des habitants, et parce que le transport y est très difficile et que les défauts du terroir ne sauroient être réparés par le commerce. De là vient que les Suisses regardent comme un grand malheur quand ils sont longtemps sans qu'il vienne une peste pour éclaircir le grand nombre de ce qu'ils appellent en leur langue les *mangeurs de pain*. (Tome IV, chap. I, page 24)

Pufendorff écrivait cela il y a deux cents ans. D'où tira-t-il sa légende, nous ne savons. Comme toutes les légendes, elle eut la vie longue, d'autant plus que l'auteur fit longtemps autorité.

Feuilleton du CONTEUR VAUDOIS

La Bibliothèque de mon oncle

24

PAR

RODOLPHE TÖPFFER

Oh ! que la figure de mon oncle me parut affreuse en ce moment-là ! Je l'aime, et beaucoup, mon oncle Tom ; mais passer du plus doux objet à la figure de son oncle ; des plus charmants songes du cœur aux froides réalités ! Il en faut moins pour faire prendre en dégoût et la vie et son oncle.

« Tranquillise-toi, Jules, me dit-il, je suis sur la trace de ton mal. »

Et, continuant à m'observer, il feuilletait un vieux in-quarto, comme pour ajuster d'après l'auteur le remède aux symptômes.

« Oh ! je n'ai point de mal ! vous vous trompez, mon oncle ; le seul mal est de m'avoir réveillé. Ah ! j'étais si heureux ! »

— Tu étais bien, tu étais tranquille, heureux !
— Ah ! j'étais au ciel. Pourquoi m'avez-vous réveillé. »

Ici, une joie visible, mélangée d'une teinte d'orgueil et de docte satisfaction, se peignit sur le visage de mon oncle Tom, et je crus l'entendre dire : « Bon, le remède opère.

— Que m'avez-vous donc fait ? lui dis-je.

— Tu le sauras. Je tiens ici ton cas, page 64 d'Hippocrate, édition de la Haye. Pour le moment, il ne nous faut que de la tranquillité.

— Mais, mon oncle...

— Quoi ? »

Je ne savais comment m'y prendre pour engager mon oncle à me parler de la jeune juive, sans lui révéler ce que je sentais pour elle. J'aurais voulu le mettre sur la voie.

« Demain, ne m'avez-vous pas dit?... et je me tus.

— Demain ?

— Elle vient chez vous.

— Qui ?

Je craignis d'en avoir trop dit. « C'est la fièvre... »

— La fièvre ?

* * *

Aussi mes questions et mes réponses lui semblèrent-elles incohérentes au dernier point, et je l'entendis murmurer le mot de délire ; sur quoi il sortit. Bientôt l'échelle roula, je tressaillis ; mais c'est tout ce que je pus ressaisir de la situation d'où je venais de sortir. Je fis d'incroyables efforts pour retrouver le sommeil et mon songe. Rien. Je ne pouvais pas même ressaisir cette réalité, dont auparavant je me contentais : le songe l'avait effacée, sans que je pusse la faire renaître ; c'était le vide. Ce ne fut qu'après m'être reporté en idée au lendemain, que je pus retrouver l'image de ma juive, antérieure à mon sommeil. Je me représentai de mille façons sa venue chez mon oncle, et, à force d'imaginer des moyens de la voir, de lui parler, de me faire connaître à elle, j'en vins à former le projet le plus extravagant.

Ecarter mon oncle... la recevoir même... lui parler... Mais que lui dirais-je ? Savoir que lui dire était la première condition pour que mon plan fût possible ; et j'étais fort embarrassé, car c'était la première fois que j'avais à parler d'amour. Je n'avais pour guide que quelques romans que j'avais lus, et où l'on me semblait parler si bien, que je désespérais de pouvoir atteindre à cette perfection.

« Oh ! si seulement je pouvais lui peindre l'état de mon cœur ! disais-je. Il me semble que toute fille accepterait ce que je ressens pour elle. » Et je sautai à bas du lit pour essayer tout ce que je pourrais lui dire.

* * *

Après avoir allumé ma bougie, je plaçai en face de moi une chaise à qui je pusse m'adresser, et, m'étant recueilli un moment, je commençai en ces termes :

« Mademoiselle ! »

Mademoiselle ? ce mot me déplut. Un autre ? Point. Le sien ? Je l'ignorais. Je pensais qu'en cherchant... Je cherchai bien. Rien que mademoiselle ! Me voilà arrêté au début.

Mais est-ce bien une demoiselle ? Est-ce pour moi une demoiselle comme la première venue ? Mademoiselle ! Impossible. Il ne reste plus qu'à tirer mon chapeau et dire : J'ai bien l'honneur d'être », etc. Je m'assis fort désappointé.

Je recommençai plus de dix fois sans pouvoir trouver autre chose. Je me décidai enfin à éluder la difficulté en écartant ce mot, et je repris d'un ton passionné :

« Vous voyez devant vous celui qui ne peut vivre, qui ne veut brûler que pour vous... Et dès ce jour mon cœur vous jure un éternel... »

« Ah ! mon Dieu ! c'est un quatrain ! » Car je sentais arriver au galop une rime spéciale. Je me rassis désespéré. « C'est donc si difficile d'exprimer ce que l'on sent ! pensais-je avec amertume. Que deviendrai-je ? Elle rira... ou plutôt elle prendra en pitié ma bêtise, et je serai perdu ! » Cette pensée me rongea, et je renonçai déjà à mon projet.

Cependant mille sentiments gonflaient mon cœur, comme s'ils eussent cherché une issue ; en sorte que malgré moi, je roulai dans ma tête une foule de phrases, de protestations, d'apostrophes passionnées, qui formaient un cauchemar pénible sous lequel je restais affaissé.

(A suivre.)



Rédaction : Julien MONNET et Victor FAVRAT

LAUSANNE. — IMPRIMERIE ALBERT DUPUIS